

AD VERNAM AETERNAM

Éric Cervos

Éditions ThoT
Polar & Thriller

Ingénieur diplômé de l'ENSIGC de Toulouse, Éric Cervos passe trente ans dans l'industrie chimique et pharmaceutique. À cinquante ans, il abandonne une carrière ballotée par les aléas économiques pour se reconvertir au métier dont il rêve depuis les premiers Jules Verne de son adolescence : l'écriture. Après une année d'art dramatique à l'Acting Studio de Joëlle Sévilla, à Lyon, il enchaîne les projets d'écriture. Il s'essaie notamment à l'écriture théâtrale, avec une pièce de science-fiction burlesque, *Homo Groovus*, mise en scène et interprétée par la troupe valentinoise des Zygomatyk'. Ou encore à l'écriture scénaristique, avec *Les Croisés de Terra*, une websérie mêlant science-fiction et humour sur le thème du totalitarisme religieux. En parallèle, l'auteur finalise un jeu de plateau autour de la série. *Ad Vernam Aeternam* est son deuxième roman paru aux éditions ThoT après *Autopsie d'un rebond*.

*À mon Franjo, à la Patrouille des éléphants,
aux billets verts et rouges du Monopoly...*

Prologue

Années folles

Mars. Un froid glacial. La cloche de l'intercours retentit, assourdie par la neige dense tombée en abondance pendant la nuit sur le pensionnat. Une cinquantaine de jeunes filles s'éparpille par groupes d'affinités dans la cour du Midi. Un ballet d'épais manteaux et de houppelandes râpés par l'usage anime la cour, sous l'œil plus ou moins vigilant des surveillantes frigorifiées.

Comme toujours, elles sont là, toutes les six, rassemblées dans l'espace confiné entre la fontaine gelée du jardin et les deux chênes amaigris par les rigueurs hivernales. Aucune autre pensionnaire n'oserait revendiquer l'emplacement. Chasse gardée ! Au centre du groupe, Grande Bringue tente d'orienter les palabres, aussitôt contredite par sa rivale, Langue de Vipère. Les suiveuses acquiescent aux propos de l'une et de l'autre, dociles. Cette fois, le ton monte plus qu'à l'accoutumée entre les deux meneuses, plongeant les quatre autres dans un cruel dilemme. Le sujet est brûlant : Grosse Patate.

Ce sobriquet peu flatteur est attribué à une pensionnaire timide et introvertie de première année, dont les formes trop généreuses déforment sa houppelande crasseuse et trouée par les mites. En ces années où la minceur devient le graal de la grâce féminine, le corps rondelet de la jeune fille suscite les railleries et les intentions

agressives des plus grandes, en particulier celles du « clan des six », toujours en mal de souffre-douleur à martyriser.

Comme d'habitude, Grosse Patate se tient à l'écart, solitaire, dans un coin de la cour, perdue dans de sombres pensées ; captive d'une situation dont elle n'entrevoit que les issues les plus funestes. De loin, elle surveille ses persécutrices. En particulier Langue de Vipère, qui ne manque jamais une occasion de l'humilier dès que les surveillantes ont le dos tourné. Jusqu'ici, Grande Bringue l'a toujours préservée du pire. Certes en échange des petites « faveurs » qu'elle devait lui concéder dans le silence nocturne du dortoir, entre deux ronflements des filles endormies. Mais que pesait la pudeur ou la pudibonderie face à l'instinct de survie ? Plusieurs fois, elle a été tentée d'aller voir la directrice. Chaque fois, la peur des représailles a été la plus forte.

Mais ce jour-là, quand elle voit les harpies se diriger vers elle d'un air féroce et déterminé, la terreur lui dicte de courir vers les surveillantes, malheureusement accaparées par la directrice pour une affaire qui semble être de la plus haute importance.

Trop tard.

Le clan des six au complet l'encerclé.

Grande Bringue fuit le regard de détresse qu'elle lui lance. Sa « protectrice » a l'air embarrassée et résignée, mais les traits de son visage sont encore plus durs que d'habitude. Ce coup-ci, c'est Langue de Vipère qui mène le bal :

— Allez, Grosse Patate, on va t'éplucher un peu pour te faire rosir la couenne !

— Oui, une petite mise à l'air pour te faire maigrir, renchérit l'une des suiveuses.

Grosse Patate jette un nouveau regard éperdu à Grande Bringue qui ne dit rien et se contente d'un hochement de tête indéchiffrable.

Grosse Patate veut crier à l'aide, mais l'une des filles la bâillonne en posant sa grande paume puante sur sa bouche. Des mains l'agrippent et l'entraînent vers le renforcement de l'un des bâtiments. Avant que la marée ne déferle, elle a le temps d'entrevoir les grands gestes de la directrice qui mobilise toujours l'attention des surveillantes. Elle comprend alors que ces dernières ne feront rien. L'action insidieuse du clan des six s'étend bien au-delà des pensionnaires.

On lui arrache sa houppelande. Craquements de coutures. Sa robe est retroussée... son corset cède en libérant ses bourrelets... des doigts griffent ses bas... des coups se mettent à pleuvoir... elle entend des cris... des insultes...

Elle ouvre les yeux. Sur le plafond du dortoir. Elle est au lit en chemise de nuit. Ce n'est pas le dortoir. C'est l'infirmierie. Elle a mal partout. Elle bouge la tête à gauche, à droite. Elle n'est pas seule. Une silhouette est penchée sur elle. Une surveillante ? Non...

— Enfin, tu te réveilles !

Cette voix... Autoritaire...

— Grande... ?

— Bringue, oui !

Elle ne comprend pas. Elle est perdue. Grande Bringue se penche vers elle pour l'embrasser sur la bouche du bout des lèvres. Grosse Patate n'ose rien faire, rien dire. Et puis quelque chose monte en elle. Une sensation nouvelle. Dévorante et excitante à la fois. Elle peut tout juste lui donner un nom : la colère.

Saisie par le durcissement des traits de sa vis-à-vis, Grande Bringue a un mouvement de recul, avant de plonger ses yeux dans les siens. Pour la première fois, Grosse Patate ose soutenir son regard. Un pacte muet se scelle entre elles. Que Grande Bringue finit par énoncer :

— Désormais, on est soudées l'une à l'autre, ma grosse.

— Co... comment ça ?

— Langue de Vipère...

— Je ne comprends pas ?

— C'est elle qui t'a mise dans cet état. Mais sans moi, ce serait bien pire. Je me suis battue pour toi. Regarde.

Sans se soucier des convenances, Grande Bringue dégrafe sa chemise pour exposer sa poitrine nue. Grosse Patate se recroqueville sous les draps.

— Non, s'il te plaît, pas maintenant.

— Mais non idiote ! Regarde juste. Tu ne vois rien ?

Dans la pénombre de la pièce mal éclairée par une ampoule vacillante, Grosse Patate écarquille les yeux pour parvenir à distinguer les taches brunes qui s'étalent sur le ventre et les seins de Grande Bringue.

— Des... traces de coups ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Cette sorcière m'est tombée dessus quand j'ai essayé de l'empêcher de t'estropier à vie. Et les autres garces ont suivi ! Mais avant que les surveillantes se décident à intervenir, tu peux être sûre que je leur ai rendu la monnaie.

— Mais... pourquoi ?

— Tu es ma protégée ou pas ?

— Justement, j'avais cru que...

— Que ça me faisait plaisir de laisser massacrer ma petite patate timide ?

— Ça va être encore pire à présent, Langue de Vipère, les autres...

— Tu te trompes. Ce qui s'est passé hier, c'était le signe que j'attendais... que nous attendions.

— Je ne comprends toujours rien.

— Si tu veux bien m'aider, Langue de Vipère ne sera plus qu'un mauvais souvenir, et une perte pour personne...

Le regard de Grosse Patate s'agrandit de stupeur, non sans une certaine dose d'effroi quand elle saisit l'allusion.

— Rassure-toi, j'ai tout prévu. Si tu joues bien ton rôle, la proie tombera dans notre piège.

— Toi la prédatrice et moi... l'appât, c'est ça ?

— C'est aussi ce que j'aime chez toi. Tu as la comprenette facile.

— C'est de la folie. On va se faire prendre. La directrice nous fera enfermer. Et on finira sur l'échafaud.

— Bien sûr que non. Sitôt notre projet réalisé, on fait le mur et on part à l'assaut !

— À l'assaut de quoi ?

— Du monde.

Grosse Patate réalise alors que c'est la seule issue possible. La détermination de Grande Bringue fait écho à sa soif de vengeance. Elle acquiesce d'un signe de tête. Et Grande Bringue, pour la première fois, lui sourit.

Ce jour-là, la une du quotidien *Ouest-Éclair* affiche les déboires d'Aristide Briand. Dans les pages régionales, la rédaction s'étend sur le démarrage du ciné-roman *Bibi-La-Purée* au Cinéma Palace et sur la cinquième foire-exposition de Bretagne et de la région de l'Ouest. Cependant, la disparition de deux jeunes filles du pensionnat de Saumur, associée à la découverte d'une troisième retrouvée morte dans l'une des caves du pensionnat, ne fera pas une ligne.

Ce jour-là se scellaient deux destins.

Samedi 9 mars 1991

Dix-huit heures quinze. Travoli trempe les lèvres dans son premier demi servi au comptoir, toujours à la même heure, dans sa chope privative. À cette heure-ci, en cette veille de printemps, la journée flirte quelques minutes avec le soir avant de s'éclipser discrètement par la porte vitrée de l'entrée, unique rectangle de lumière naturelle du Bar Am'. Comme chaque début de samedi soir, la clientèle qui s'est clairsemée l'après-midi revient en force pour arroser le week-end. La première vague d'assoiffés prend position devant le zinc, respectant d'un accord tacite le territoire de Travoli, devant la caisse du Bèbe.

Travoli. Jean Travoli, dit « Travolthé », le « Danseur Fou du Calypso », « l'homme aux Deux Demis de Dix-huit heures Trente », le « Griffonneur du *Dauphiné Libéré* ». Un meuble. Une icône.

- Des nouvelles de ta fille ? lâche le Bèbe sans se faire d'illusions.
- T'es gentil de demander, même si tu connais la réponse.
- Elle finira bien par donner signe de vie.
- Et pourquoi elle le ferait ?
- Parce que t'es pas un salaud, mon Jeannot.
- Figure de rhétorique, le Bèbe. Mais merci quand même.
- C'est pas de la rhétorique. Les enfants, c'est pas toujours facile quand ça grandit. Je compatis.

— À ta compassion, alors !

— Santé, Jeannot.

Le Bèbe, comme depuis tant d'années, trinque mentalement avec l'un des clients les plus réguliers en horaires et en consommations de son établissement. Deux gorgées plus tard, Travoli attrape le *Dauphiné Libéré* du jour, abandonné en bout de comptoir à l'heure des tournées. Comme tous les exemplaires précédents, il l'a épluché et annoté le matin même, avec sa minutie coutumière.

— Tu me le mets de côté après la fermeture ?

— Et si je te disais non, cette fois-ci ?

— Sois pas taquin.

— N'empêche. Depuis le temps, chez toi ça doit être une annexe des archives départementales !

— T'as pas tort. C'est l'avantage d'habiter sous les toits et d'avoir accès aux combles. Et puis, qu'est-ce tu veux, y en a qui sont plus malins, ils collectionnent les timbres. C'est moins encombrant.

— C'est juste... Tu vas encore écumer le Calypso demain ?

— Et comment ! Ces dames adorent oublier leurs tracas entre deux pas de danse.

— Ton fils est passé hier matin. Il a dit qu'il viendrait te voir dimanche dans la matinée.

— Il dit souvent des trucs comme ça, sans le penser vraiment.

— Appelle-le.

— Pour qu'il me fasse encore la morale ?

— C'est peut-être qu'il se fait du souci.

— Ça, pour se faire du souci, il s'en fait... pour lui !

— T'es pas un peu dur, là ?

— Oh, le Bèbe, on a soif !

Diversion salutaire pour Travoli qui peut replonger dans ses pensées et son demi numéro un. Le Bèbe glisse de l'autre côté

du comptoir pour répondre à l'appel de la première vague des « Descendeurs du soir ».

Deux heures du matin. Le Bèbe se cambre en arrière pour revisser sa colonne éprouvée par le service non-stop du samedi soir. Jean-Jacques vient de partir, un peu moins titubant cette fois-ci. Gigi est un bon serveur, efficace, poli, adroit... jusqu'au moment où sa propension à trinquer avec la clientèle commence à ébrécher son professionnalisme. Philosophe, le Bèbe fait avec. Rien n'est blanc ou noir en ce bas monde. Le tout est de rester plutôt dans le gris clair.

En récupérant le dernier exemplaire du *Dauphiné* pour le mettre de côté avec les cinq autres numéros stockés, le Bèbe jette un dernier regard à la « table des Artistes », la préférée de Travolthé, dans le renforcement de la salle. La lumière du jour, soucieuse de préserver l'intimité des habitués, ne s'y aventure jamais totalement. Il revoit l'ombre courbe de Travolthé au-dessus du journal grand ouvert sur la table, confisqué aux clients pendant une bonne partie de l'après-midi. Le temps pour le Danseur Fou de le personnaliser de ses graffitis. Vers dix-neuf heures, après avoir bu ses deux demis, Travolthé est rentré chez lui avec la pile de la semaine. Et lundi après-midi, rebelote ! C'était comme ça depuis presque quatre ans. Une étrange manie, pas méchante pour un sou.

Régnant depuis une décennie sur le microcosme confiné et hétéroclite du Bar Am', le Bèbe en a vu bien d'autres.

Mercredi 13 mars

Huit heures trente au Bar Am'. Après le passage des employés de voirie avant sept heures, la seconde vague du « p'tit noir pour se mettre en route » commence à peupler les tables. C'est la vague des « Paisibles » : retraités, chômeurs, rentiers, avocats, fonctionnaires territoriaux... Un melting-pot social et culturel de quidams qui s'ignorent poliment, le nez dans leur tasse.

Près de la porte, profitant de la clarté matinale, un client a tout le loisir de se plonger dans les pages locales du *Dauphiné*. Une chance pour lui, car depuis samedi soir, le Danseur Fou n'a pas remis les pieds au Bar Am' pour mobiliser le quotidien.

Le Bèbe commence à s'inquiéter de cette absence prolongée de Travoli. Depuis la mort de sa femme, l'homme vivait seul dans un petit appartement sous les toits de la rue du Haha. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? En rentrant du Calypso par exemple ? Travoli ne buvait pas d'alcool en dehors de ses deux demis de fin d'après-midi au Bar Am'. Mais sur la route entre Pont-de-l'Isère et Valence, la probabilité de croiser un chauffard du dimanche, sobre ou aviné, était loin d'être négligeable.

Neuf heures trente. La matinée entre dans le vif avec l'arrivée de Roger Barbon, alias « Barbe-Noire », l'homme aux deux rhums

du matin. Fort de son expérience en sociologie de comptoir, le Bèbe convertit sa crispation en sourire de bienvenue, le temps que Barbon franchisse le mètre cinquante qui le sépare de sa place attitrée, en bout de comptoir. Pas celle de Travolthé, près de la caisse. L'autre, côté porte vitrée. Celle des Instables qui ont besoin du spectacle de la rue (et du défilé des forces de vente féminines à l'ouverture des boutiques) pour apaiser leurs errances.

En servant le premier rhum à distance de sécurité de l'effluve déjà chargé de Barbe-Noire, le Bèbe assure le minimum social. Entre deux monosyllabes polis, il repense à l'absence du Danseur Fou.

Un Paisible qui veut régler son café l'attire à la caisse enregistreuse. Translation de comptoir providentielle, hors d'haleine de Barbon. Dans la tête du Bèbe, un grelot d'optimisme fait écho au tintement du tiroir-caisse. Peut-être que la fille du Jeannot avait refait surface. Peut-être que celui-ci nageait en plein bonheur de retrouvailles émouvantes. Au point de lui faire oublier ses deux demis du matin.

Peut-être.

Dix heures cinq. Le Bèbe finit de laver un bac de tasses quand la porte s'ouvre sur la silhouette de Fred Travoli.

— Un caf', le Bèbe.

Il ne faut qu'une seconde au barman pour sentir ses espoirs fondre plus vite qu'une sucrète dans un noir brûlant. La mine sombre du « fils ingrat » ne montre aucun signe annonciateur de bonnes nouvelles. Le Bèbe pose la question pour la forme.

— T'es passé voir ton père dimanche ?

— Ben non, finalement. Trop de boulot. Ils vont me rendre dingue à l'agence !